

gé d'expression; un observateur attentif y aurait vu monter un rapide sourire, railleur et cruel). Non, je crois que vous et votre fille devriez camper à deux jours de marche de la lamaserie, tandis que je m'y rendrais seul, et que je vous ramènerais le docteur sahib. Je puis, moi, réussir dans cette mission difficile sans éveiller les soupçons du Kanpo.

—Quelle escorte me faudra-t-il engager pour que nous puissions faire la route en sûreté.

—Vous demandez combien d'hommes il vous faudrait pour votre service particulier?

—Voyons... Il faut que nous ayons un médecin, deux cuisiniers, une femme de chambre pour ma fille, un domestique pour moi, et autant de gardes armés que vous le jugerez nécessaire.

—Je crois qu'il faut rayer les cuisiniers, votre domestique et les hommes en armes, répondit tranquillement Kumar. Je rendrai moi-même au sahib tous les services dont il pourrait avoir besoin pendant la route. Je ferai la cuisine; je soignerai les chevaux; je ferai tout ce qu'il y aura à faire. Et la raison, seigneur, c'est que plus nous serons nombreux et moins nous serons en sûreté.

S'ils nous voient voyager en grand appareil, les brigands Tanguts en concluront que nous sommes de riches marchands. Ils nous attaqueront bientôt en nombre suffisant pour que notre escorte soit massacrée, quelle que soit sa force. Si, au contraire, nous ne sommes qu'une petite troupe mal gardée ils nous considéreront comme des gens de trop peu d'importance pour pouvoir en espérer quelque butin. Nous passerons plus facilement.

Ce raisonnement plut tellement à Grantham qu'il se rangea immédiatement à l'avis de son serviteur. Et plus il parla de l'expédition projetée plus il se sentit incité à écouter les conseils de Kumar, qui avait l'expérience du pays qu'on allait parcourir, et qui ne parlait qu'après avoir réfléchi, et de manière à inspirer confiance. Bientôt, l'indien était devenu le véritable organisateur du voyage, s'il n'avait appa-

remment que la fonction d'un serviteur modeste.

Enfin tout fut prêt, et Grantham, sa fille, Kumar, s'embarquèrent par une belle journée du commencement d'août, sur le yacht léger qui devait les emporter à marche rapide vers Shang-Haï.

Le capitaine O'Harra vint saluer les voyageurs au départ. C'était la première fois depuis sa maladie, que Marjorie revoyait le chef de la police. Et cette vue parut la jeter instantanément dans une agitation inaccoutumée.

Elle se mit à marcher fiévreusement sur le pont du yacht, pressant de temps à autre son front de ses mains, et cherchant évidemment à se rappeler quelque chose qui échappait à son souvenir.

Au moment où l'officier allait se retirer, un domestique chinois passa auprès d'elle. Marjorie le regarda s'éloigner et une lueur brilla tout à coup dans ses yeux. Elle s'approcha rapidement du capitaine O'Harra, qu'elle tira à l'écart.

—Dites-moi, lui demanda-t-elle brusquement, est-ce qu'il n'est pas mort deux Chinois, dernièrement?

L'officier sourit.

—Il meurt deux Chinois à peu près tous les jours, mademoiselle.

—Non, Je vous demande si l'on n'a pas assassiné deux Chinois, dernièrement?

O'Harra, que sa profession obligeait souvent à voir des malheureux atteints de trouble cérébral, ne parut pas surpris de la bizarrerie de la question.

—En effet, répondit-il se rappelant l'enquête qu'il avait dû faire après la mort de Ah Fong et de Wan, en effet, deux Chinois sont morts ces jours-ci dans des circonstances assez particulières; cependant, je ne crois pas qu'ils aient été assassinés.

Vous vous trompez! dit vivement la jeune fille. Il a dit qu'il les tuerait parce qu'ils l'avaient trahi. Et il l'a fait. C'est lui aussi qui a tué Edward et Olivier Ditson. Oh! regardez dans le cercueil de Ditson, capitaine, et vous verrez que je dis la vérité.

Il?... qui est-ce il?... demanda le chef de la police, impressionné malgré lui, et